

## 2. Le signifiant errant et le nomadisme identitaire

« Il fuit, selon certains, parce qu'il sait que la prophétie ne sera pas exécutée. Parce qu'il espère ne pas voir les païens se repentir. D'ailleurs, ce repentir ne fut pas sincère, la punition annoncée survint, les gens de Ninive furent engloutis par la terre. Selon d'autres, il fuit sachant que Ninive se repentirait à l'inverse d'Israël, il fuit pour détourner d'Israël la colère de Dieu. Ou il fuit parce que Dieu ne pouvait se révéler qu'en Terre Sainte, et il croyait, en allant sur mer, couper le contact avec Dieu. Quand il dort dans le bateau, le seul à pouvoir dormir, il dort parce que la peur de la tempête n'est rien par rapport à la peur de Dieu. Jona ne voulait pas être un bouc émissaire. Dans une logique sacrificielle, Jérôme Lindon a dégagé avec beaucoup de force le sens que donne au livre de Jona sa place dans l'office du jour de l'expiation, Kippour<sup>125</sup>. Il dit des marins: « Et Dieu voit qu'ils avaient fait comme la KAPPARAH, qui est l'isolement, la couverture du mal au contact du sacré » (livre cité, p. 34). Jona est ainsi celui qui prend sur lui le mal de Ninive: "ma disparition, n'est-ce pas, c'est le mal de Ninive anéanti, c'est Ninive définitivement sauvée" (ibid., p. 45). Jona accapare la mort. La pensée est forte mais elle prête à un détournement. Peut-être plus proche du sacré que du divin. L'élection devient une théorie sacrificielle. Dès le "signe de Jonas" (Matthieu, 12, 39 et Luc, II, 29). Ce que Deleuze et Guattari ont développé en généralisant à Jésus: "Il a pris le mal sur lui, mais les Juifs qui le tuent prennent aussi le mal sur eux<sup>126</sup>". Jona ou l'élection, devient alors une histoire sacrificielle de l'antisémitisme, dont le danger est qu'elle entre dans une rationalité justificatrice, qui maintient l'ordre sacrificiel en recommençant indéfiniment Jona. Il ne fuit pas par peur. Bien qu'il risque d'être mis à mort plutôt que d'être écouté, dans la ville du mal. Moïse, Jérémie avaient refusé à Dieu, par peur. Jona refuse parce qu'il sait d'avance. Ne veut pas jouer le jeu de Dieu. Il l'avait déjà dit (IV, 2). Y a-t-il la justice dans le retour? Job reconnaît que Dieu a raison. Jona se tait. Le livre finit sur le silence de Jona, non-réponse à la question de Dieu. A-t-il accepté, a-t-il continué à marchander, plus qu'Abraham? La question reste d'autant plus posée que Jona est sans doute le dernier livre, chronologiquement, de la Bible, cinq siècles environ avant la dernière destruction du Temple. Livre du retour, sauf peut-être pour le prophète. Les marins étaient bons, les gens de Ninive aussi: un jour leur a suffi. Tous sont meilleurs que lui, à qui il a fallu trois épreuves, la tempête, les sorts, le poisson. La question en clause de tout le corpus-Bible est une question suspensive. Mais ce n'est plus le silence de Dieu, c'est le silence de l'homme. C'est pourquoi une des valeurs de Jona, initiatique encore, serait de représenter la prophétie même du fonctionnement langage-histoire qui est le vivant, l'éternel je-ici-maintenant, l'opérateur de glissement qui fait l'universel et le particulier l'un par l'autre. Juif, mais hors du piège ancien qui opposait l'universel au particulier dans le primat du signe stoïcien et de l'identité, de la raison. Vers le singulier qui est le même que le pluriel, la condition de l'universel dans le particulier concret ». (Meschonnic, Op. cit.)

Je crois que Meschonnic vise juste lorsqu'il évoque que « Ce n'est plus le silence de Dieu, c'est le silence de l'homme. C'est pourquoi une des valeurs de Jona, initiatique encore, serait de représenter la prophétie même du fonctionnement langage-histoire qui est le vivant, l'éternel je-ici-maintenant »

C'est pourquoi je voudrais ici interroger le destin du concept d'identité qui puisse s'intégrer dans une telle conception du symbolique, afin de conférer à cette conception théorique une portée pratique.

Je rejoins plus précisément sur ce point Bonnet lorsqu'il dit: « au lieu de suspecter exagérément Michel Foucault d'obéir à 'une logique du placard' (p. 432), parce qu'il a trop étudié dans ses ouvrages les différentes 'procédures de l'aveu' pour pouvoir accepter de reconnaître dans le fameux 'coming out' américain la seule voie de salut pour l'homosexuel, Didier Eribon aurait gagné à mieux tenir compte de la dernière mise en garde du philosophe si attentif au bariolage du monde humain qu'il se méfiait à désigner trop expressément une identité homosexuelle: 'Le programme doit être vide'<sup>127</sup>».

<sup>125</sup> Jérôme Lindon, *Jonas*, Éd. de Minuit, 1955.

<sup>126</sup> Gilles Deleuze-Félix Guattari, *Mille plateaux*, Éd. de Minuit, 1980, p. 155.

<sup>127</sup> Michel Foucault, « De l'amitié comme mode de vie », article cité par Didier Eribon, *ibid.*, p. 465

Je dirais pour ma part que la place du vide est essentielle, comme il en est dans le jeu du taquin. Cette place permet l'articulation féconde de l'actif et du passif, indépendamment du sexe biologique. Surtout, cette articulation du vide permet de saisir que la place vide est celle même de la mort.

La question du genre est cependant traversée par une répartition des rôles. La question homosexuelle également. La guerre des identités (Laclau, 2001) est sans conteste ouverte depuis longtemps. Cette tension est avant tout interne au sujet lui-même, opposant au plus profond la nécessité du vide comme condition d'une vie décidément mortelle et l'apologie du plein comme horizon d'une immortalité. L'immortalité étant l'envers imaginaire de toute vitalité risquée, il faut concevoir le couple idéalisé et non réversible de l'actif et du passif comme une figure de l'immortalité : le temps s'abolit si les deux morceaux du symbole se rejoignent et se recollent parfaitement. La mort actualisée dans l'immobilité certaine est la solution imaginaire du problème existentiel auquel nous confronte le fait de savoir « devoir mourir ».

La diversité (Dorais) et la mobilité identitaire sont alors les conditions et les complices de la réciprocité interne entre passivité et activité, laquelle réciprocité n'est pas complémentaire mais complexe et décalée, jouant d'enclassement spatiaux et temporels marqués de différences, d'usures et d'inadéquations fécondes.

En quelques mots alors, je reproduis ici le dialogue particulier qui fonde le début d'une cure avec un analysant qui, d'entrée de jeu, me dit que « son problème est d'être homosexuel ». Ma réponse, qui se veut sans doute un rien énigmatique pour correspondre aux canons en vigueur dans l'exercice de la technique psychanalytique, est la suivante : « C'est ce que nous allons voir ». La dynamique entreprise vise à décompléter le savoir du sujet. L'intention n'est pas de nier la plainte mais de la resituer dans un contexte où, à trop assumer lui-même cette désignation, le sujet en oublie de la questionner. Faire place au vide est une nécessité. N'est-ce pas le sens de la réponse de Jésus à Pilate qui lui demandait s'il était le Roi des Juifs (dont on ne peut ignorer la dimension de majesté) : « C'est toi qui le dis ». Restituer à l'autre, c'est-à-dire au social, le pouvoir de désigner, c'est résister à la tentation du consentement. C'est fuir, ainsi que Jonas, l'imposition normative et mortifère, fut-elle ordre d'un dieu ou du monde. C'est en ce sens que l'identité est un travail de désappropriation constante. Le mot qui me désigne est à la fois temporaire et important. Il m'appartient à condition que j'en dérobe le sens conféré par autrui pour lui rendre les significations vacillantes d'un mouvement identitaire. C'est en ce sens qu'il n'est pas d'identité nomade au sens propre mais plutôt un nomadisme identitaire dont le point de repos est un caravansérail, c'est-à-dire une communauté elle-même incertaine de réception. L'homosexuel n'existe qu'à l'endroit où il est désigné. Il se reconnaît à l'endroit où il assume cette désignation. Il se libère à l'endroit où il s'approprie le mouvement constant de son vêtement identitaire, à l'endroit où il prend conscience que ce vêtement ne protège que du froid relationnel sans protéger de la mort. A cet endroit précis se fonde, temporaire mais précieuse, lma communauté de résistance face aux pouvoirs, sans doute, mais sans illusion dogmatique face à la mort.

Je parlerais dès lors d'une identité comme « caravansérail interne », espace relationnel de soi à soi où on n'est jamais seul puisque déjà un couple nous précède, généalogie indépassable de la mort et de la vie dont nous sommes les fruits. Cette identité est modeste, pour reprendre le mot de Jean-Pierre Delchambre, mais pour autant puissante, qui se dérobe aux jeux imaginaires des puissants. La mouche du coche virevolte, insaisissable. Elle est déjà morte et pourtant s'acharne à vivre et à taquiner le cocher. Un mouvement identitaire modeste peut être du même ordre, à condition de n'y pas trop croire et de ne pas trop s'engluer dans la dérive des manifestations fières. Le dérisoire et les lambeaux sont élevés à la dignité d'armes fécondes à condition de ne pas céder à l'envie jalouse des armures.

Je préciserai que la cure s'est terminée aujourd'hui et que le sujet encombré de cette désignation s'en est libéré progressivement, découvrant, aux détours inouis de son fantasme, que c'est une pénétration anale passive qui faisait pour lui point d'horreur et de désir. C'est en ce lieu ou l'œil du cyclone fascine et effraie qu'on tente de s'agripper au navire, tel « le plus léger joujou qui eût jamais glissé sur la mer » (Poe, op. cit., p. 190). Pire, c'est en ce lieu qu'on pousse, pour mieux s'agripper encore, le frère.

Il existe pourtant un endroit où une communauté est possible : celle où on ne s'accroche pas à sa place. « Je ne cherchai pas à lui disputer ma place » (Poe). Il reste alors à s'attacher à une barrique, c'est-à-dire à une de ces objets qui résistent mieux à la tourmente identitaire, mais tout autant à essayer par des gestes d'y inviter le frère : « Je m'efforçai d'attirer par des signes l'attention de mon frère sur les barils flottants et je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour lui faire comprendre ce que j'allais tenter ».

Certe, autrui peut refuser l'invitation et préférer sa place près du boulon. Ainsi que le dit encore Poe dans ce texte saisissant : « Il m'était impossible de m'emparer de lui. Ainsi, avec une amère angoisse, je l'abandonnai à sa destinée. Je m'attachai moi-même à la barrique avec le cable qui l'amarrait à l'échauguette et, sans hésiter un moment de plus, je me précipitai dans la mer ».

Le frère meurt dans l'aventure. La barrique et le plongeur sauvent le narrateur. Il convient donc de plonger, mais pas sans amarre. Il convient cependant de s'amarrer à un bout de réel sans majesté aucune et d'y inviter, jusqu'au plus longtemps possible, l'autre, le frère, l'enchaîné dans la dérive identitaire. Ce n'est pas seulement pour se sauver soi mais pour sauver l'autre que cette posture est salutaire, même si le salut n'a qu'un temps.

Il s'agit donc de résister à l'envie de vivre à tout prix mais aussi à l'envie de mourir à l'instant, sans souci de l'autre. Le narrateur ne dit-il pas : « Je commençai à songer quelle magnifique chose c'était de mourir d'une pareille manière et combien il était sot à moi de m'occuper d'un aussi vulgaire intérêt que ma conservation individuelle, en face d'une si prodigieuse manifestation de la puissance de Dieu ». C'est à cette tentation que la barrique répond, accompagnée du vœu fraternel d'une résistance commune face à cette puissance majestueuse et mortelle. Entre le drapeau arc en ciel et le linceul, je choisis la barrique, moins confortable mais plus prometteuse.